



N° 196 - Août 1977

TOME III

APOGÉE ET CRISE DE LA CIVILISATION PAYSANNE

de 1789 à 1914 *

par François SIGAUT

UN livre dépend toujours de ceux auxquels il s'adresse. *L'Histoire de la France rurale* s'adresse manifestement à ce qu'il est convenu d'appeler le grand public. Tout y est : typographie élégante et impeccable, richesse de l'illustration (qui représente à vue d'œil une bonne moitié de la surface des pages), et même qualité du papier et de la reliure. Mais on y trouve aussi un index et une courte bibliographie (22 pages en tout), qui nous rappellent que cet ouvrage est la première synthèse sur l'histoire de notre agriculture depuis Marc Bloch. Je dois, devant ce livre, avouer un certain embarras. Spécialiste de l'histoire des techniques agricoles, et choisi comme tel pour en faire le compte rendu, je ne suis pas à même de lire ce livre avec les yeux de ce « grand public » auquel il s'adresse. Mon attente, mes exigences de lecteur sont différentes. Aussi ne puis-je prétendre à l'« objectivité ». La simple honnêteté m'oblige à dire d'emblée que le livre que je viens de lire n'est pas celui que j'attendais. Dire ma déception n'est pas juger, c'est seulement permettre au lecteur de corriger de lui-même ce que les propos qu'il va lire pourront avoir d'excessif.

Sur quoi s'appuie ce sentiment de déception ? Sur deux raisons, l'une accessoire, l'autre plus importante. La raison accessoire, c'est un certain décalage entre les moyens et les fins : lorsqu'on sait, par exemple, tout ce qu'a dû coûter une illustration aussi magnifique, il est un peu décevant de devoir ob-

* Sous la direction d'Etienne Juillard, professeur de géographie à l'Université Louis Pasteur, à Strasbourg.

Maurice Agulhon, Gabriel Désert et Robert Specklin : *Apogée et crise de la civilisation paysanne, 1789-1914*, Paris, 1976, 573 pp., illus., bibl., index (*Histoire de la France rurale*).

server qu'elle est plus décorative qu'informatrice. Un exemple. Le texte sur les techniques de battage, pages 206 et 207, n'est accompagné d'aucune illustration. On trouve par contre, pages 132 et 133, deux gravures de 1844 représentant le battage en Bretagne (accompagnant, on ne sait trop pourquoi, un chapitre sur le cadastre). Or, l'une de ces deux gravures représente en fait une scène de dépiquage par des chevaux à Penmarch (Finistère), et contredit par là même le texte de la page 206 suivant lequel dans le Nord de la France, le battage se faisait au fléau. Il y a d'ailleurs là un problème important, celui de l'extension du dépiquage par foulage dans tout le Nord de l'Europe. Quelles étaient l'importance, l'ancienneté du foulage dans le Finistère ? Voilà le problème qui aurait dû être soulevé par cette gravure et qui ne l'a pas été.

Le second motif de déception a plus de poids. On constate, me semble-t-il, à la lecture de ce livre, que la problématique de l'histoire rurale n'a pas fait de progrès significatifs depuis Marc Bloch. Soit la grande question des paysages ruraux, par exemple. On m'objectera peut-être que c'est une question de géographie plus que d'histoire. Mais l'éditeur de ce troisième tome, E. Juillard, est précisément un géographe, et 54 pages sont consacrées, à juste titre, à l'« achèvement des paysages agraires ». Il n'y a probablement pas de sujet, on le sait, sur lequel existe une littérature plus abondante que celui-là. Or, quelle est la conclusion finale de R. Specklin, l'auteur de cette partie ? Elle est, je le cite, que « les explications ethniques, longtemps en faveur notamment chez les savants allemands d'il y a cinquante ans, ont été rejetées ensuite : la recherche moderne leur confère une nouvelle vraisemblance ». Nous voilà donc revenus aux openfields germaniques et aux bocages celtiques ! Fallait-il cinquante ans de recherches pour en arriver là ?

Il me semble que cinquante ans de piétinements devraient inciter les géographes à un sérieux examen de conscience. J'avoue, pour ma part, ne pas comprendre certaines lacunes apparemment évidentes de leur problématique. L'absence d'une cartographie d'ensemble, par exemple (ce qui, s'agissant de géographie, est un comble). Comment se fait-il que dans les 54 pages consacrées aux paysages ruraux, ne figure pas la moindre allusion à une carte d'ensemble de ces paysages, ne serait-ce que pour déplorer qu'elle n'existe pas ? *L'Histoire de la France rurale* n'est pas un atlas, il est vrai. Mais comment, sans une telle carte, peut-on imaginer la possibilité de trouver une solution au problème ? Seule la discipline exigeante de la cartographie peut permettre de connaître les faits avec suffisamment de précision pour en parler sérieusement sur le plan de leur répartition dans l'espace. Et le fait qu'une carte de France des paysages ruraux ne peut être, à l'évidence, qu'un travail collectif, ne devrait pas empêcher de l'entreprendre.

Seconde lacune, plus grave peut-être encore, c'est l'omission des techniques elles-mêmes dans l'analyse des paysages. Il est pourtant bien clair (ou du moins ce devrait l'être) qu'il est aussi impossible de comprendre les paysages humains sans la technologie, que les paysages naturels sans la géologie. Dire, par exemple, que les haies vives sont des clôtures « naturelles » (p. 265), c'est risquer, par l'emploi d'un terme équivoque, d'ignorer à quel point les haies sont en réalité « construites ». Il n'y a pas plus de haie « natu-

relle » que de prairie « naturelle ». Arbres et arbustes des haies sont choisis (l'essence, les essences plutôt, ne sont pas chose indifférente), plantés, protégés, élagués, plessés, etc... Tout cela représente un corps de savoir considérable (*the craft of hedging*, comme disent les Britanniques), matérialisé entre autres par un outillage spécialisé : dans le Pays de Galles, par exemple, il existe plus d'une dizaine de méthodes régionales de faire les haies (Scourfiels 1976), chacune avec ses caractéristiques bien déterminées, ses avantages et ses inconvénients. Il n'y a aucune raison de penser qu'il en allait autrement en France. Peut-être n'existe-t-il aucune étude sérieuse sur ce sujet chez nous. Mais il existe au moins une catégorie de sources qui est, sur ce point, d'une richesse exceptionnelle ; c'est l'ensemble des recueils d'*Usages locaux*, rassemblés et publiés par des commissions départementales entre 1845 et les dernières années du XIX^e siècle. Marc Bloch en a utilisés quelques-uns, et une bibliographie de ces recueils a été publiée... en 1907 (Stein 1907). Comment comprendre que cette source, où l'on peut trouver les éléments de base d'une problématique sérieuse sur la question des haies, soit systématiquement ignorée des géographes (Meynier 1958, par exemple) comme de l'*Histoire de la France rurale* ?

Autre exemple, celui des assolements, question liquidée en quelques lignes au milieu du chapitre consacré aux toitures (p. 301), et sans que le lecteur puisse se faire de leur répartition géographique une idée plus précise qu'à la lecture de Marc Bloch. Les toitures, puisqu'il en est question, sont mieux traitées : leur cartographie est au moins citée, bien qu'elle ne soit que partiellement reproduite (pp. 300 et 304), et les principaux facteurs sont mentionnés comme, par exemple, la relative incompatibilité entre les toits en chaume et l'habitat groupé. Mais ce n'est sans doute pas (pas seulement) parce que le chaume est « moins coûteux » qu'il « persiste en pays de métayage » — il faut aller chercher dans une autre partie de l'ouvrage, page 498, la carte des modes de faire-valoir qui permet de vérifier que cette affirmation n'est guère fondée. Et ce n'est pas davantage la « tradition » qui fournit « la meilleure explication » de la persistance du chaume dans le Nord-Ouest, notamment dans la Manche (p. 297). Là encore, les recueils d'*Usages locaux* nous en proposent une meilleure. Dans la Manche précisément, « il est d'usage que le fermier doit employer sur les bâtiments de la ferme qu'il exploite les gluis (bottes de chaume) que peut produire la terre ; du reste cette clause est le plus généralement inscrite dans les baux » (Legrin, 1895). Et en 1930, Ch. Vézin observe que l'usage du chaume pour les toits a retardé la mise en herbe dans la Manche, notamment dans les fermes, où le propriétaire préfère le chaume car l'entretien est à la charge du fermier. Dans cette affaire, le conflit d'intérêts entre propriétaires fonciers et fermiers joue un rôle autrement déterminant, me semble-t-il, qu'on ne sait quelle « tradition ».

Il est d'ailleurs assez symptomatique que d'une manière générale, ce troisième tome de l'*Histoire de la France rurale* ne fasse qu'une place bien réduite aux techniques. On leur consacre quelques pages parce qu'il faut bien en parler, certes, mais manifestement le cœur n'y est pas. Comment expliquer autrement des lapsus tels que celui-ci : « La charrue (...) apparaît en Lorraine, dès 1820, avec Dombasle ». Comme si Mathieu de Dombasle (et non

Dombasle tout court, Mathieu n'est pas un prénom) avait inventé la charrue ! Ou cet autre : « Même en Flandre, on trouve encore à la fin du siècle une sorte de faucille, appelée « piquet », à l'aide duquel on « sape » le blé. La sape n'est pas une faucille, mais une faux maniée d'une seule main, et qui n'a rien d'archaïque : son expansion territoriale, tout au long du XIX^e siècle est comparable à celle de la faux, on la retrouve jusqu'en Vendée sous le nom de *darine*.

En réalité, et on ne peut en faire grief à l'auteur, l'histoire des techniques agricoles au XIX^e siècle en France est extrêmement mal connue. On ne peut s'appuyer actuellement que sur quatre ou cinq articles de synthèse très brefs, et la plupart déjà anciens : celui de R. Tresse sur la fabrication des faux, celui de Ch. Parain sur le battage, les guides ethnologiques du Musée des A.T.P... Était-il possible, dans ces conditions, à l'auteur de remplir son contrat ? Je pense que non, et que la seule solution si l'on voulait tout de même parler un peu des techniques agricoles dans cette *Histoire de la France rurale* était de signaler nos ignorances avec autant de soin et d'attention qu'on en mettait à récapituler nos maigres connaissances. Car il y a un danger, et grave : celui que le public qui lit ce livre s'imagine que les faits sont connus dans leurs grandes lignes, que tout va bien de ce côté, et qu'il suffit de continuer comme devant. Or, il faut le dire, il faut le crier (avec Charles Parain qui le crie depuis quarante ans), *ce n'est pas vrai*. Il faut bien voir que pendant dix ou vingt ans à partir de maintenant, l'*Histoire de la France rurale* va servir de Bible à tous ceux, enseignants et chercheurs non spécialistes, qui seront amenés à rechercher des renseignements dans ce domaine. Eh bien, cette Bible est truquée. Je n'accuse personne d'avoir voulu consciemment cette supercherie, naturellement. Mais supercherie il y a, de toute évidence, et qui m'inquiète très concrètement pour le financement futur de la recherche. En choisissant de gommer problèmes et ignorances parce qu'ils s'adressaient au grand public, l'auteur, les auteurs, ont pris à mon avis une grave responsabilité.

J'ai prévenu au début que ce compte rendu ne serait pas objectif. J'ai dit mes raisons d'être déçu, et même inquiet : aux lecteurs de juger. C'est surtout sur le plan des techniques et de leur insertion dans l'analyse socio-économique globale que l'ouvrage est en défaut. Je suis moins compétent pour parler des autres aspects, encore que je doive noter qu'en ce qui concerne les faits économiques eux-mêmes, ma curiosité de lecteur n'est pas satisfaite non plus. On nous parle, par exemple, des lois protectionnistes de la Restauration destinées à soutenir le prix des grains (p. 115), mais sans nous dire contre quelles importations ce protectionnisme était dirigé (provenance, volume, rôle dans l'écrêtage des disettes). Tout le monde a entendu parler, vaguement, des blés de la Baltique et du Levant, puis de ceux de la Mer Noire, et enfin de ceux d'Amérique et d'Argentine. Mais quel rôle au juste ces importations, qui remontent au XVII^e siècle pour les premières, ont-elles joué dans cette « victoire sur la disette » (pp. 107-141) dont je ne suis pas si sûr qu'il faille chercher l'explication d'abord dans les progrès de la production intérieure ? En France même, du reste, il y avait une véritable géographie du prix des grains, avec des régions de grain cher (le Midi par exemple)

et des régions de grain bon marché (la Bourgogne), que le dépouillement systématique des mercuriales permettraient de délimiter sans grande peine. Or, la seule allusion à cette diversité régionale est que la Restauration avait divisé le territoire « en trois zones ayant chacune un prix minimum de l'hectolitre de froment » (p. 115). Il y a là un contraste, sensible aussi sur d'autres points et qui affecte peu ou prou l'ensemble du livre, entre la régionalisation, qui est rudimentaire, et la périodisation, qui est très (trop ?) détaillée.

Autre remarque, autre étonnement, c'est que l'évolution des prix et celle des salaires soient étudiées séparément, alors que J. Fourastié et son équipe du Conservatoire des Arts et Métiers ont montré depuis longtemps tout le parti qu'on pouvait tirer d'une étude diachronique des prix exprimés, non en unités monétaires, mais en heures de travail (Fourastié, 1969). Inversement, dès 1840, l'agronome De Gasparin exprimait tous les coûts de production, y compris les salaires, en kilogramme de blé, ce qui revient au même puisque dans les deux cas, c'est le pouvoir d'achat du travail qui est mis en lumière sans échappatoire possible (cette méthode a été réutilisée récemment par l'économiste Colin Clark). On ne peut pas accepter les conclusions que tirent J. Fourastié, De Gasparin et C. Clark de leurs travaux. On ne peut pas refuser la méthode, et encore moins l'ignorer.

Seule la partie consacrée à l'histoire sociale présente les caractéristiques d'un véritable texte de synthèse, appuyé sur un corpus de travaux originaux. C'est d'ailleurs une conséquence normale d'une situation de fait, qui est le décalage considérable entre le développement de la recherche dans le secteur socio-politique et dans le secteur techno-économique. C'est dans cette partie que se trouve probablement le meilleur chapitre du livre, « la société paysanne et la vie à la campagne » (pp. 307-355). Une seule remarque, et toujours à propos d'un aspect technique : l'auteur (M. Agulhon) sous-estime le rôle des femmes dans les travaux des champs (p. 344). Dans certaines régions, ce rôle pouvait être essentiel, dans la moisson, par exemple, avant la généralisation de la sape et de la faux, mais aussi dans les semailles (Ouest), le sarclage des céréales, etc... Encore une fois, et au risque de lasser le lecteur, il faut redire que nous ignorons l'essentiel de cette question majeure qu'est la division du travail entre les sexes dans notre ancienne agriculture, et que la diversité régionale demanderait sur ce point une régionalisation aussi étudiée que l'a été la périodisation.

J'ai pris, en rédigeant ce compte rendu, tous les risques de la subjectivité, voire de la partialité. J'invoquerai deux excuses. La première est que je n'ai pas pu, réellement, faire autrement : tenter à une impossible objectivité aurait été de ma part une hypocrisie. La seconde est que le livre connaît, connaît déjà, un succès considérable, et que la critique dans son ensemble lui est très favorable : ce que j'ai pu en dire d'injuste ne lui nuira donc guère. De toutes façons, je n'ai fait qu'exprimer une opinion. C'est aux lecteurs de juger.

BIBLIOGRAPHIE

CLARK Colin et Margaret HASSWELL : *The Economics of Subsistence Agriculture*, London, 1964.

FOURASTIE Jean (sous la direction de) : *L'évolution des prix à long terme*, P.U.F., Paris, 1969.

De GASPARIN : *Cours d'agriculture*, Paris, 1843-51.

LEGRIN A : *Les usages locaux de la Basse-Normandie et particulièrement dans l'arrondissement d'Avranches*, 1895, Avranches, Lebel-Aufray.

MEYNIER A : *Les paysages agraires*, Armand Colin, Paris, 1958.

SCOURFIELD Elfyn : *The Agricultural Gallery at the Welsh Folk Museum, St-Fagans, National Museum of Wales*, 1976.

STEIN : « Bibliographie des Usages locaux parus en application de la circulaire du 26 juillet 1844 », *Bibliographie moderne*, XI, pp. 244 ss. et 385 ss., 1907.

VEZIN Charles : *L'évolution de l'économie rurale de la Manche depuis un siècle, 1830, 1930*, Saint-Lô, Lemasson, 1931.



Prochaine livraison :

N° spécial SCIENCES

195 - Octobre 1977

Aspects de l'astronomie d'aujourd'hui • Rôle et limites de la mathématisation en sciences • Evolution de la notion d'ordre et d'organisation en physique • Apprend-on à voir ? • Réflexions sur l'automatique et ses perspectives • Le pouvoir et la science • Demain, avec la science... • Les sciences de la nature dans la philosophie contemporaine • « La Recherche ».

par

H. AXELRAD - G. COGNIOT - P. GLANSORFF - G. GIRALT - M. IMBERT - P. LABERENNE - J. METZGER - J.-Cl. PECKER - G. SIMON - R. THOM.